

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

I/D Information Documentation (French)

ID and Anima Una

12-1-1977

1977 Vol. 14: «Si le grain de blé ne meurt ...»

Equipe généralice

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/id-fr>

Repository Citation

Equipe généralice. (1977). 1977 Vol. 14: «Si le grain de blé ne meurt ...». Retrieved from <https://dsc.duq.edu/id-fr/14>

This Article is brought to you for free and open access by the ID and Anima Una at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in I/D Information Documentation (French) by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

« Si le grain de blé ne meurt . . . »

A la porte du noviciat d'Aranda, en Espagne, là où s'est tenue la réunion des jeunes Spiritains l'été dernier, se dresse un arbre mort, brûlé par le feu et battu par les éléments. Il est là, avec ses deux seules branches, dans une attitude de supplication. Regardez-le fixement: très vite, s'impose à vous le Christ en croix, signe d'espérance, jaillissant de la mort.

Sur un vieil arbre semblable, cause de la chute d'Adam, les Pères de l'Eglise ont aimé s'arrêter. Son bois façonné est devenu la Croix, elle-même à nouveau greffée sur la vieille souche: « *Un rejeton sortira de la souche de Jessé, un surgenon poussera de ses racines; sur lui reposera l'Esprit de Yahvé* » (Is. 11, 1).

Parfois, au cours des longs hivers d'Europe, la neige et la glace gèlent la campagne et la maintiennent dans une mort d'où rien ne semble pouvoir s'éveiller: les nuits froides, les jours courts et sombres s'étendent indéfiniment. Et puis, un beau jour, le soleil revient, la glace commence à fondre et les premiers crocus se fraient un passage à travers la neige:

*« L'hiver s'en est allé, les pluies ont disparu;
sur notre terre, voici les fleurs;
c'est la saison des gais refrains;
elle roucoule dans notre pays, la tourterelle »*
(Cant., 2, 11-12).

Il en est de même de nos jours: les signes d'un nouveau printemps apparaissent dans la Congrégation. Les jeunes Spiritains d'Aranda ont manifesté l'ardent désir de revenir « AU TEMPS OÙ ISRAËL ÉTAIT JEUNE », lorsque les premiers Spiritains se consacraient avec ardeur au service des pauvres. Déjà, au Conseil Elargi de 1976, les responsables dans la Congrégation tournaient leurs regards vers des sentiers missionnaires nouveaux: « *Vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards des songes* » (Joël, 3, 1). Toutefois, le printemps ne devient possible que si, d'abord, l'hiver s'en est allé. De même, visions et songes sont menteurs et nuisibles si l'on n'accepte pas, d'abord, de payer le prix de leur incarnation. Si l'arbre veut porter du fruit, il lui faut se soumettre à une cruelle nécessité: l'émondage; et la semence ne devient

Un matin, le jeune François entendait la messe dans la petite chapelle de la Portiuncule. Il fut frappé par les paroles de l'évangile du jour et, à la fin de l'office, il demanda au prêtre de les lui expliquer.

François apprit ainsi que les disciples du Christ ne doivent posséder ni or, ni argent, ni finances, qu'ils ne doivent porter ni sacoche, ni bourse, ni bâton en chemin, et aussi qu'ils ne doivent pas avoir de sandales, ni deux tuniques, mais qu'ils doivent seulement prêcher le Royaume de Dieu et le repentir.

Aussitôt, il fut saisi d'une divine ferveur et s'écria: « C'est cela que je veux, c'est cela que je demande, c'est ce que je veux réaliser de tout mon cœur ». Il se débarrassa des quelques objets qu'il avait encore en sa possession, puis, avec une grande ferveur d'esprit et beaucoup de joie dans l'âme, il se mit à prêcher la pénitence à tout le monde avec des mots très simples

(VIE DE SAINT-FRANÇOIS, Tommaso de Celano).

moisson qu'après être morte. Notre vie, nous ne la sauverons qu'en la perdant, d'abord, pour le Christ. De même, la Congrégation revivra, mais il lui faut d'abord mourir. Dietrich BONHOEFFER disait très justement: la grâce ne s'obtient pas à bon marché.

« C'est maintenant l'heure du salut »

Le Christ a invité tout chrétien et aussi toute communauté chrétienne — et du fait même notre Congrégation — à vendre ce que l'on possède pour le donner aux pauvres, à vivre de la foi, à compléter en soi-même ce qui manque aux souffrances du Christ. Dans la vie du chrétien, arrive un moment où la main de Dieu intervient et le dépouille, intérieurement et extérieurement, de ce qu'il possède. La réponse, c'est en pauvreté et en humilité, dans la foi et la joyeuse espérance, qu'elle doit être donnée. C'est le moment de Dieu, le « *kaïros* », le « *tempus acceptabile* », l'instant où la souffrance devient rédemptrice car, alors, pour mourir à lui-même, le chrétien est aidé par le Christ. Si Dieu sauve ainsi les individus, ainsi

il sauve également les communautés: il n'a pas voulu «*que les hommes reçoivent la sanctification et le salut séparément, hors de tout lien mutuel; il a voulu au contraire en faire un peuple . . .*» (Lumen Gent., 9).

Il semble bien qu'un tel moment de grâce et de salut soit maintenant venu pour la Congrégation: «*Vous savez en quel temps nous sommes; voici l'heure de sortir de votre sommeil; aujourd'hui, en effet, le salut est plus près de nous qu'au moment où nous avons cru. La nuit est avancée, bientôt il fera jour.*» (Rom., 13, 11-12).

Souvent, le Christ nous a demandé d'être attentifs et vigilants. La foi a des yeux, mais

trop souvent nous les gardons fermés; nous perdons l'occasion de reconnaître Dieu, pourtant si proche. Les Apôtres, de même, avaient les yeux fermés pendant l'agonie du Christ. Quand il fut arrêté et mis en croix, ils n'ont pas «vu» sa mort avec les yeux de la foi; toute la communauté chrétienne a sombré dans la panique, elle a perdu espoir. Ils avaient espéré, les deux disciples d'Emmaüs et combien d'autres, que Jésus serait le libérateur d'Israël. Cet aveuglement leur fut reproché, et enfin, quand «leurs yeux s'ouvrirent», ils ont compris que le Christ «devait souffrir» avant d'entrer dans sa gloire (Cf. Lc., 24, 26).

La Congrégation souffre.

«*Un membre souffre-t-il? tous souffrent avec lui*» (I Cor., 12, 26).

Si c'est «maintenant l'heure du salut», aurons-nous des yeux pour «voir»?

Des bâtiments vides.

Que de grands bâtiments vides, dans nos Provinces plus anciennes! Voici seulement une ou deux décades, ils étaient pleins de vie et d'activité. On explique la diminution des vocations par les changements de notre époque, l'avènement d'une société de richesse et de consommation, la modification de l'image de marque du missionnaire . . . Toutes explications très valables, au moins à un certain niveau.

C'est pourtant sur un tout autre plan que le Christ nous entraîne: il faut vendre ce que l'on possède, donner aux pauvres et marcher à sa suite. Un des Apôtres était collecteur d'impôts; d'autres, propriétaires de bateaux; mais ils ont été «attirés» par Jésus et, joyeusement, ils ont tout laissé derrière eux. «Venez et voyez». Pour voir, il faut le suivre, il faut être avec lui. Le Christ était attirant parce que son Evangile était pour les pauvres. Les premières communautés de chrétiens étaient attirantes, parce que leur témoignage était de partage, de prière communautaire et de célébration de l'Eucharistie.

Spiritains, nous n'avons pas à nous reprocher d'avoir des bâtiments vides; nous avons plutôt à nous interroger sur le sens qu'ils ont pour nous aujourd'hui: une vie de communauté plus conforme à l'Evangile, un appel à la pauvreté qui soit vraiment attirant.

«Nos œuvres».

Bien des œuvres traditionnelles de nos Provinces sont de plus en plus remises en question. La Congrégation y avait engagé le meilleur de ses forces. Le succès même qui caractérise ces œuvres aujourd'hui ne serait-il pas, pour qui veut bien «voir», un indice qu'elles ne peuvent plus être considérées comme l'engagement normal de la Congrégation envers

les plus pauvres? La part de services sociaux est grandissante dont les gouvernements prennent la responsabilité; grandissante aussi la place des laïcs dans la construction du monde en Jésus-Christ. Une pression identique se fait de plus en plus sentir pour faire passer nos écoles et nos orphelinats sous le contrôle des laïcs, voire des gouvernements. Dans le même temps, le nombre de jeunes Spiritains qui étaient attirés vers de pareils secteurs va en diminuant. Le résultat s'impose: la moyenne d'âge des Spiritains engagés dans ces œuvres est si élevée que le désengagement complet va devoir être envisagé, ou du moins un changement radical de la forme de notre engagement dans de pareilles tâches. Une telle perspective ne peut que causer tristesse et souffrance à nombre de confrères: dans le sacrifice de soi et l'obéissance, ils ont voué à de telles œuvres la plus grande partie de leur vie. Et pourtant, depuis que l'inévitable est un signe sans équivoque de la volonté de Dieu, ne nous faut-il pas accepter, même là, sa volonté?

Dans les missions: «... que moi je diminue»
(Jn., 3, 30).

Par plus d'un aspect, nos engagements missionnaires aujourd'hui en Afrique ressemblent à la situation de beaucoup de nos œuvres traditionnelles dans les anciennes Provinces. De part et d'autre, du moins dans nos plus anciennes missions, le cycle de notre engagement semble arriver vers sa fin. Dans quelques Districts, ce sont sans doute les dernières étapes pour que l'Eglise soit solidement implantée. Il n'y a pas à s'en désoler, bien au contraire: ce doit être pour les Spiritains une joie profonde car eux-mêmes et leurs prédécesseurs dans la Congrégation ont «prêché la Parole de Dieu et engendré des Eglises». Sans doute, beaucoup d'entre elles ont encore besoin de l'aide de missionnaires étrangers, mais on doit tout faire

pour leur permettre de devenir vraiment autonomes. Aux étrangers de « diminuer » afin que les autres « croissent ». Ici encore, rien d'autre que l'appel très net à l'humilité et à l'oubli de soi. Si l'on souffre de devoir diminuer, c'est sûrement la preuve que cette nécessité s'imposait.

Finis, le héros populaire.

La tranche d'âge où les Spiritains sont les plus nombreux se situe entre 45 et 55 ans. Ceux-là ont servi ou servent encore en Afrique. Au moment de leur première obédience, la situation qui fut la leur était encore de type colonial ou bien sortait tout juste de la période coloniale. Dans ces jours-là, pas tellement lointains, ils étaient des personnages respectés et influents. Partout on construisait églises, écoles et hôpitaux. Sur le terrain, le missionnaire faisait figure de grand patron et dans son pays natal, de héros. Livres et films relataient ses exploits.

Il en va tout autrement aujourd'hui. Son influence et son prestige ont beaucoup diminué et, s'il est étranger, sa présence est plus souvent tolérée que bien accueillie. Souvent, la presse met en question la valeur de sa contribution; et dans l'Eglise locale sa présence est considérée par certains plutôt comme un empêchement que comme une aide. Il n'est plus un héros; au contraire, aux yeux de quelques contemporains, il est devenu une figure quelque peu ridicule: « *Voici que nous sommes devenus fous à cause du Christ; nous n'avons aucune puissance, mais vous, vous avez de l'influence; vous êtes des gens célèbres, et nous, nous sommes méprisés* » (I Cor., 4, 10).

Déracinement brutal.

Au cours des dix dernières années, en Guinée, en Haïti, au Nigeria et en Angola, des centaines de Spiritains ont été expulsés ou contraints de quitter leurs missions. Le choc résultant du déracinement, les difficultés pour recommencer une existence nouvelle dans un milieu nouveau, tout cela était de nature à causer une tension considérable chez les individus. Cette souffrance, elle n'est pas propre aux confrères concernés, elle affecte tout autant leur Province d'origine et l'ensemble de la Congrégation. Nous ne saurions écarter une autre vague d'expulsions semblables.

Pour la Congrégation, un nouvel Exode.

«... s'il meurt, il porte du fruit en abondance» (Jn., 12, 24).

Ces épreuves qui sont aujourd'hui le lot de la Congrégation, ne serait-ce pas comme un exil, comme un appel pour un nouvel exode?

En son temps, le Peuple de Dieu avait trop mis sa confiance dans ses institutions: la Terre, le Temple, la Loi et Israël lui-même. Il offrait dans le Temple sacrifices et holocaustes; il y

La Mission? A quoi bon!

Et voilà, comme pour mettre un comble à ce processus de mort, que la motivation théologique de la Mission est elle-même mise en question: « *On entend dire trop souvent, sous diverses formes: imposer une vérité, fût-elle celle de l'Évangile, imposer une voie, fût-elle celle du salut, ne peut être qu'une violence à la liberté religieuse. Du reste, ajoute-t-on, pourquoi annoncer l'Évangile puisque tout le monde est sauvé par la droiture du cœur? L'on sait bien d'ailleurs que le monde et l'histoire sont remplis de « semences du Verbe »: n'est-ce pas une illusion de prétendre porter l'Évangile là où il est déjà dans ces semences que le Seigneur lui-même y a jetées?* (Evang. Nunt., 80).

Devant de telles mises en question, reconnaissons que plus d'un Spiritain a été attristé et troublé, tenté même de perdre foi en sa vocation missionnaire.

« La main du Seigneur m'a touché ».

Rassemblons ces multiples éléments: moins de vocations et personnel devenant âgé, remise en question des œuvres traditionnelles dans les Provinces et approches de nouvelles formes d'engagement missionnaire, expulsions et attaques contre la raison d'être de la Mission, tout cela constitue un amoncellement considérable de souffrances pour beaucoup de confrères, au point que l'on peut affirmer sans hésiter: l'ensemble de la Congrégation souffre. A nouveau, c'est le mystère de Job: Dieu met à l'épreuve et purifie.

Missionnaires habitués à l'action, la tentation pour nous sera toujours de considérer notre tâche seulement sous l'aspect du succès quantitatif: les églises, les écoles, les hôpitaux construits, les schémas pour le développement et l'éducation des adultes... et nous pouvons continuer ainsi pendant des années sans que progresse l'aspect, plus intérieur, de nos vies.

Mais voilà que Dieu intervient brusquement: Parce qu'il veut faire autre chose de nous, il nous dépouille de tout ce que nous pensions être nôtre. Nous n'avons pas à choisir s'il faut souffrir ou pas; le Seigneur nous impose cela et ne nous laisse pas d'autre choix que celui qui fut donné aux deux larrons sur leur croix: se tourner vers Dieu avec amour ou y opposer un refus.

voyait le lieu de la sécurité. Mais, ce Temple, voilà que Dieu le détruit, et cette Terre, il faut la quitter. Les longues années de l'exil à Babylone seront l'école du détachement et de la pauvreté spirituelle. Là, Dieu éduquera son peuple et le ramènera à sa ferveur d'autant, « quand Israël était jeune »: « *Je la séduirai, je*

l'emmènerai au désert et je parlerai à son cœur... Là, elle répondra comme aux jours de sa jeunesse » (Os., 2, 16-17).

Le peuple revint à Jérusalem, mais avec une religion purifiée. Il avait beaucoup perdu de son chauvinisme et envisageait que le salut pouvait être universel. Les aspects missionnaires s'étaient renforcés: Israël devait être une lumière pour les Nations et la nouvelle alliance, une loi intérieure gravée dans des cœurs de chair.

Spiritains, Dieu nous a dépouillés de ce que nous possédions. Il nous a expulsé de beaucoup de pays que nous avions tant chéris. Ce qui nous paraît aujourd'hui comme une impasse, c'est en fait le désert. Dieu nous y parle et souhaite que nous lui répondions avec la ferveur missionnaire qui fut celle de la Congrégation dans sa jeunesse.

Les plus abandonnés.

Soyons-en sûrs: ce que Dieu désire pour notre avenir, c'est que nous restions consacrés au service des pauvres avec plus de ferveur encore. L'inspiration de LIBERMANN rejoint le message central de l'Évangile (Cf. Lc., 4, 18). Avant d'entreprendre de nouvelles tâches en faveur des pauvres, il nous faut d'abord redevenir nouveaux dans la foi, dans la pauvreté en esprit et dans la prière. Comme un homme peut être appelé par le Christ à laisser derrière lui son bateau et ses filets, pareillement une Congrégation peut être appelée à abandonner ses institutions les plus anciennes et les plus aimées.

« **Que chacun soit fidèle...** » (I Cor., 4, 2).

Chacun de nous, Dieu l'a appelé personnellement pour son service. Mais notre réponse n'a pas cessé le jour où, pour la première fois, nous avons dit: « Me voici, Seigneur » (I Sam. 3, 1-21). Et pas seulement notre réponse; l'appel lui-même se prolonge. Nos vies doivent être une réponse constante, un empressement constant à servir. Cette obéissance à Dieu, c'est la justification la plus profonde de notre condition de missionnaires. Si nous prêchons l'Évangile, nous ne pouvons prétendre à aucun mérite: nous nous acquittons seulement d'une

charge confiée (Cf. I Cor., 9, 17), car le Christ nous a ordonné de prêcher l'Évangile; et si, par notre paresse, notre peur ou notre désespoir, nous ne le faisons pas, inutile d'espérer que nous pourrions être sauvés (Cf. Evang. Nunt., 80).

Vatican II a fortement insisté sur cette fidélité requise de tout missionnaire: « *Quand Dieu l'appelle, l'homme doit lui répondre d'une manière telle que, sans consulter la chair ni le sang, il s'attache tout entier à l'œuvre de l'annonce de l'Évangile. Pourtant, cette réponse, il ne peut la donner que sous l'inspiration et avec la force de l'Esprit-Saint. Celui qui est envoyé devient en effet participant de la vie et de la mission de celui qui s'est anéanti en prenant la forme d'esclave. Il doit donc être prêt à se maintenir pour la vie dans sa vocation, à renoncer à lui-même et à tout ce qu'il a possédé jusque là, et à se faire tout à tous* » (Ad Gentes, 24).

Pour rester fidèle: prier.

La vie missionnaire, telle qu'elle est décrite dans ce passage d'« Ad Gentes », est en elle-même, vraiment, un état de prière; notre prière personnelle et communautaire n'en est que l'expression plus intense. De cette prière, le fondement est notre obéissance à la Parole de Dieu, une Parole qui nous est toujours adressée, même si, quelquefois, elle paraît s'identifier avec le silence. Prier, c'est se tenir devant Dieu, pauvres en esprit, et plein du désir de l'écouter avec attention: « *Vous me cherchez et vous me trouverez, car vous me recherchez de tout votre cœur; et je me laisserai trouver par vous* » (Jér., 29, 13-14).

Le désir de Dieu n'est pas facultatif; il est une nécessité et il nous faut le développer. Cela ne se fait pas si facilement tandis que l'on conduit des Land-Rovers ou que l'on assiste à des réunions. Nos soucis et nos occupations sont tels que très vite notre désir de Dieu se refroidit. Il nous est nécessaire de les laisser à des moments bien déterminés afin de nous entraîner vraiment à désirer Dieu. « *Nous agissons ainsi pour empêcher de devenir complètement froid ce qui avait commencé à tiédir; le remède, c'est de ranimer notre désir de Dieu pour qu'il devienne une flamme* ». (St. Aug., Lettre à Proba, 130). Alors, oui, si nous agissons ainsi, même en conduisant une Land-Rover, nous serons capables de vivre dans l'UNION PRATIQUE avec Dieu.

Tirailés comme tout apôtre entre de multiples tâches, problèmes et obligations, nous ne prétendons pas échapper, dans notre vie apostolique, à la tension prière-action inhérente à toute vie chrétienne. Mais un Spiritain est particulièrement invité à en chercher la solution dans la direction de l'UNION PRATIQUE, expression qui résume le point central de la spiritualité missionnaire de LIBERMANN dans sa dernière formulation. On peut décrire brièvement cet idéal comme un état de fidélité habituelle aux impulsions de l'Esprit-Saint, fidélité devenue comme un instinct du cœur chez celui « *qui a accompli le sacrifice de lui-même à Dieu afin d'être libre de s'occuper des autres* » (N.D., XIII, p. 708).

CHAPITRE GENERAL 1968-1969, D.D., 28.